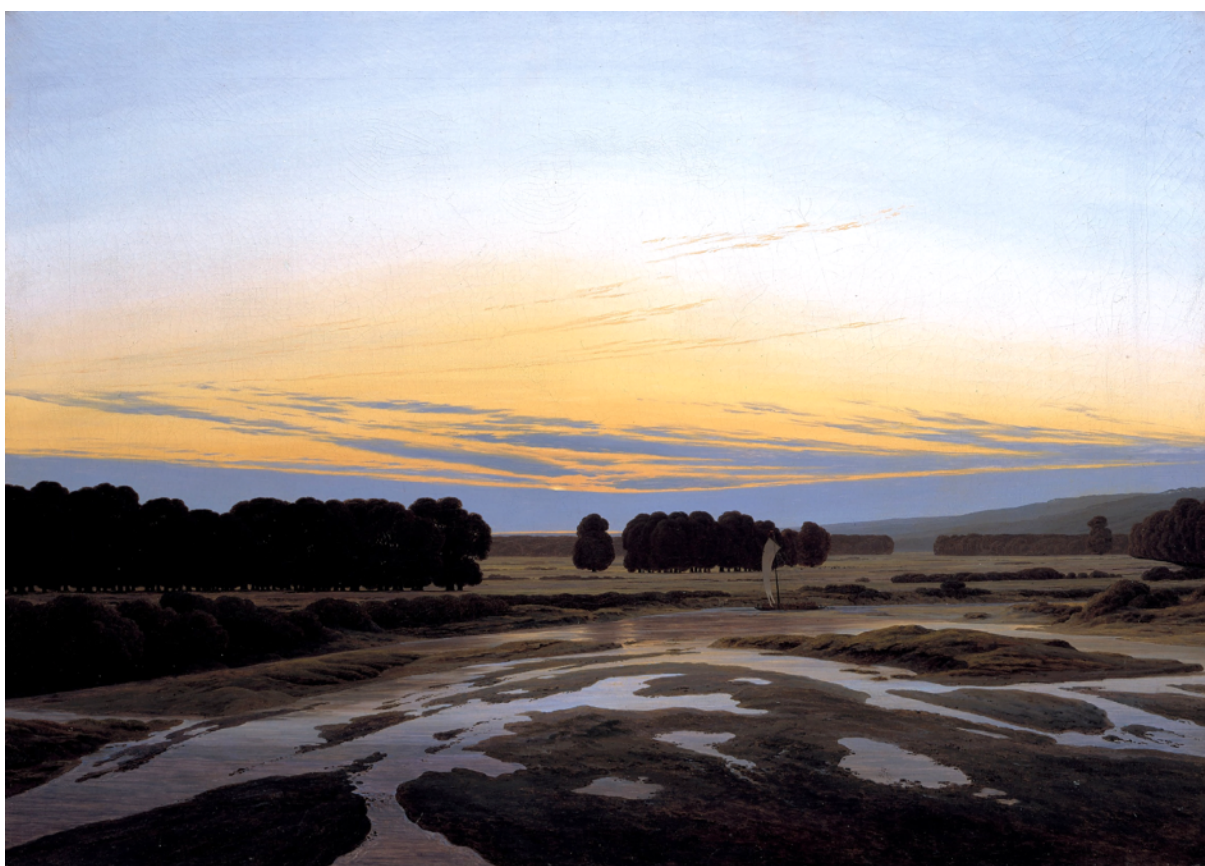


Une œuvre, un regard

CASPAR DAVID FRIEDRICH (Greifswald, 1774 – Dresde, 1840)

« DAS GROSSE OSTRAGEHEGE » ou « DAS GROSSE GEHEGE »

Jean-Michel Archambault - 10 octobre 2022



L'approche de toute œuvre artistique, notamment picturale, s'opère pour moi sur le plan du ressenti, de l'émotion et des résonances. Les aspects contextuels, historiques, techniques sont secondaires dans un premier temps. Les approfondissements peuvent se faire par la suite, s'il me paraît utile ou nécessaire de les rechercher pour atteindre un autre degré de compréhension de l'œuvre.

Le regard d'abord, l'analyse plus tard...

Dans le domaine de la peinture et du dessin, je suis depuis toujours attiré par les paysages vides. Rarement, les personnages m'intéressent. Peut-être est-ce parce que je souhaite pouvoir entrer dans le tableau et m'y promener seul, sans être dérangé par d'autres présences, ni les gêner, ni devoir partager avec elles.

Le choc pictural le plus récent m'a été procuré par l'Américain Edward Hopper, il y a une quinzaine d'années. Vers 1980, il y avait eu Arnold Böcklin et sa série « L'île des morts », dont j'avais eu connaissance à travers certaines lectures et compositions musicales. Plus loin

encore se situe ma rencontre avec Caspar David Friedrich, dont j'ai choisi de vous parler aujourd'hui. L'homme, le peintre, son parcours et son œuvre sont assez largement connus et font l'objet de publications en nombre suffisant pour que j'économise un temps précieux en ne les rappelant pas.

Ma découverte de Friedrich remonte aux années 1970. C'est l'une de ces « bulles d'oxygène » offertes durant mes années de lycée par des livres dont regorgeaient les bibliothèques de mon père, et la mienne. Dans le cas précis que j'évoque aujourd'hui, il s'agit d'un volume de l'Encyclopedia Universalis pioché au hasard, pour m'aérer l'esprit, entre deux exercices de maths ou de physique. Quelques articles parcourus, des photos, dessins et reproductions contemplés au passage – jusqu'à un « arrêt sur image » où, littéralement, le temps a suspendu son vol.

Froidueur d'un ciel bleu et presque vide, hormis une demi-ellipse de nuages derrière lesquels se cache un soleil pâle, chaos de glaces brisées semblables à des récifs, impression renforcée par ces plaques fracturées qui, au premier plan, ont revêtu des couleurs de terre et de roche.

Et, sur la droite, à peine discernable si l'on ne fait pas l'effort de la voir, une partie du château arrière d'un navire à voile qui a fait naufrage. C'est « La mer de glace », 1824, Caspar David Friedrich. Pour des raisons qui m'échappent encore, cet univers figé m'a capturé à jamais.

Même si le tableau représente un paysage de l'Arctique, et le bateau est l'un de ceux de William Edward Parry lancés en 1819-1820 à la recherche du passage du Nord-Ouest, l'œuvre s'associera pour moi, quelques années plus tard, à la « Sinfonia Antartica » de l'Anglais Ralph Vaughan Williams, à « Arthur Gordon Pym » d'Edgar Poe et aux « Montagnes Hallucinées » de Howard Phillips Lovecraft.

Le point culminant de ma fascination pour Friedrich est une œuvre bien moins dramatique, plus apaisante, beaucoup plus proche de notre environnement européen. C'est « La Grande Réserve » ou « La Grande Réserve d'Ostra », de son titre original « Das Grosse Gehege » ou « Das Grosse Ostra-Gehege », une huile sur toile de 73 x 102 cm peinte vers 1832 et inspirée de plusieurs fragments de paysages situés dans un même secteur, aux environs de Dresde. À proximité du confluent de l'Elbe et de la Weisseritz, ce sont des terres inondables couvertes de prairies humides et, par endroits, de zones arborées. En période de basses eaux, seul le cours de l'Elbe est navigable pour de petits bateaux à voile transportant des marchandises, tel celui que l'on peut discerner sur le tableau.

Il n'y a pas de personnage visible, pas même la *Rückenfigur* (silhouette de dos) assez fréquente dans les œuvres de Friedrich, ce contemplateur figé, sans visage, en lequel on peut se projeter pour « entrer » dans ce qu'il regarde. L'impression de vastitude, d'immensité de la Nature en est d'autant renforcée.

En cela, « Das Grosse Gehege » comble mon attente inconsciente, non dite, de promeneur solitaire et égoïste en résonance avec l'un des états d'esprit formulés par Friedrich.

« Je dois rester seul et savoir que je suis seul pour contempler et ressentir pleinement la nature. Je dois m'abandonner à ce qui m'entoure, je dois me confondre avec mes nuages et mes rochers pour être ce que je suis. »

Ce « paysage recomposé » répond également à l'un des credos exprimés par le peintre.

« L'artiste doit peindre non seulement ce qu'il a devant lui, mais aussi ce qu'il voit à l'intérieur de lui-même. S'il ne voit rien à l'intérieur, alors il devrait s'arrêter de peindre ce qu'il a devant lui. »

Il nous offre donc ici sa « relecture intérieure » d'une esquisse réalisée environ deux ans plus tôt.

Pour le simple « sensitif » que je suis, la première caractéristique marquante du tableau se situe dans l'harmonie des couleurs et l'atmosphère résultante : paisible, rassérénante, invitation à méditer et à s'élever vers ce ciel bien plus clair que la terre, d'une clarté croissant avec l'altitude. Pureté, harmonie, transparence, dégradés : restitution parfaite du crépuscule annonciateur de la nuit – éternelle ? – et du repos – ultime ?

La seconde caractéristique frappante est la construction de l'image. Deux tiers de ciel, un tiers de terre, règle d'or respectée. Une ligne horizontale sépare les deux domaines. De part et d'autre se dessinent trois hyperboles symétriques. L'on peut ensuite compléter en traçant, dans le ciel, au moins deux autres hyperboles identiques à leurs homologues dessinées dans la partie « terre ».

La géométrie sous-jacente se révèle sans réticence, et encore davantage si l'on compare l'œuvre finale avec l'esquisse mentionnée plus haut.

Entre les deux se produit ce que l'on peut appeler une spatialisation, l'apparition d'une dimension complémentaire notamment perceptible dans la courbure des eaux des marais en avant du cours de l'Elbe. L'impression, étrange, est de voir la terre sembler s'arrondir sous nos yeux, ce qui renforce encore la sensation de se rapprocher du ciel.

Nous sommes tout près de ce que donne aujourd'hui l'utilisation d'objectifs photographiques particuliers, tel le « fish eye ». Ce qui peut amener à s'interroger sur la perception de l'artiste et l'étonnant processus de métamorphose de l'image contemplée en celle qu'il a figurée sur la toile.

Monde d'en bas et monde d'en haut se répondent. Observation que chacun de nous peut faire, peut capturer par des photographies naturelles, sans artifice. Et parfois intensifier en se livrant à quelques petites « manipulations » en jouant sur les symétries et les « images au miroir ».

Quant à restituer ces correspondances avec l'art et le talent de Caspar David Friedrich, ceci est une autre histoire...